

Au Printemps, ou des fables antiques

Même si les ravages
 du ciel au soleil s'effacent, qu'un zéphyr
 ravive l'air dolent, chassant l'ombre lourde
 des nues en déroute au fin fond des vallées ;
 qu'alors sans défense offrent
 leur poitrine au vent les oiseaux, que le jour
 insuffle un désir d'amour renouvelé,
 un espoir aux bêtes émues, par les bois
 où il pénètre, dissolvant de vieux givres ;
 pour autant, dans les esprits las des humains
 enclos dans leur douleur,
 revient-il le bel âge, que consumèrent
 désastre et flamme noire
 du vrai, avant l'heure ? Aux yeux du misérable
 ne sont-ils obscurcis, éteints à jamais
 les rayons de Phébus ?
 Et enfin, odorant Printemps, tu inspires
 et tentes ce cœur glacé, lui qui apprend
 l'amère, dans la fleur de ses ans, vieillesse ?

Tu vis, donc, tu vis, sainte
 Nature ? tu vis, et l'oublieuse oreille,
 de la maternelle voix reçoit le son ?
 De blanches nymphes jadis furent demeure
 les rus, miroir paisible
 les sources fluentes. Des danses cachées
 de pieds immortels ébranlèrent la pente
 croulière et les rudes forêts (à présent
 désert nid des vents) ; et le pâtre, menant
 par les ombres indécises de midi,
 au bord fleuri des fleuves
 ses brebis altérées, entendit aigu
 sonner le chant des Faunes
 le long des rives, et vit s'agiter l'onde
 et s'étonna, car invisible à ses yeux
 la déesse au carquois
 descendait dans l'eau ardente, et de l'immonde
 poussière lavait, de la chasse sanglante,
 son flanc comme neige et ses bras virginaux.

Les fleurs, les prés vécurent,
 un jour vécurent les bois. Les douces brises,
 les nuages et la torche titanesque
 connaissaient les humains, quand le voyageur
 te suivait du regard,
 nue, au-dessus des plaines et des collines,
 lumière de Cypris, seule dans la nuit,
 et t'imaginait compagne de sa route,
 toi, soucieuse des mortels. Fuyant l'impur

commerce des villes, ses hontes, ses ires
fatales, si quelque autre,
dans les profondes forêts serra les troncs
rugueux à sa poitrine,
il crut sentir couler un feu dans ces veines
exsangues, soupirer les feuilles, frémir
dans l'étreinte dolente
Daphné en secret ou la triste Phyllis,
ou sans fin pleurer les filles de Clymène
celui qu'en Éridan noya le soleil.

Et vous, âpres falaises,
les pleurs douloureux des angoisses humaines,
ne vous blessèrent pas inécoutés, quand
dans vos antres effrayants vivait Écho
solitaire, non pas
vain produit des vents mais pauvre âme de nymphe,
qu'un amour extrême et un destin féroce
privèrent de ses membres délicats. Elle,
par grottes, rochers nus, abris désolés
elle apprenait l'angoisse commune, l'âpre
plainte brisée au courbe
éther. Et toi, musical oiseau, tu sais
les aléas humains,
dit-on, lorsque maintenant tu viens chanter
dans la forêt touffue l'année renaissante
et lamenter au fond
du calme champêtre, à l'air muet, obscur,
l'ancien outrage et le forfait scélérat,
et le jour blêmi de rage et de pitié.

Mais n'est point ton espèce
parente de la nôtre ; ton chant divers
n'est pas fait de douleur et lavé de faute
bien moins aimé, la sombre vallée te cache.
Ah, depuis que sont vides
les demeures d'Olympe et que le tonnerre,
aveugle, errant par noirs nuages et monts,
plonge dans une même froide terreur
les cœurs mauvais ou innocents ; que le sol
natal, étranger, ignorant ses enfants,
forme des malheureux ;
toi, les soucis déçus, les destins indignes
écoute, des mortels,
adorable nature, et la flamme ancienne
rends à mon esprit, s'il est vrai que tu vis
et si, de nos malheurs,
se trouve aucune chose au ciel, en la terre
lumineuse ou dans le sein des mers, qui soit
compatissante non, au moins spectatrice.